

Parigi, senza passare dal via

Francesco Forlani

Number 154, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forlani, F. (2019). Parigi, senza passare dal via. *Les écrits*, (154), 50–56.

PARIGI, SENZA
PASSARE DAL VIA,
LATERZA, 2013

L'équipement de la santé

Avec la collecte massive et la petite somme donnée par Chantal, il ne manquait que cinq cents francs pour lancer l'impression de la revue. Seulement, façon de parler, car, si tu n'as rien, cinq cents ou dix mille, c'est la même chose, et on n'avait vraiment plus rien.

Mais j'ai senti qu'à un certain point, quelque chose devait forcément se produire et il y a un seul lieu à Paris où les choses doivent forcément se produire, c'est la librairie d'Aurélien Alizadeh, *L'Équipement de la Pensée*, sur les Grands Boulevards. Quelques-uns d'entre nous sont chez lui, et la discussion porte sur comment faire pour trouver ces maudits cinq cents francs avec un billet grand comme un drap.

Je regarde dans mes poches et je trouve une pièce de cinq francs. En face, il y a un bureau de tabac et je demande à Patrick et à Claudie, qui sont avec moi, comment on joue à ce jeu de grattage qui s'appelle Morpion : tu grattes, mais tu ne gagnes rien.

— Mais enfin ! dit Patrick.

Donc, nous prenons une carte de Morpion foot : il faut gratter les maillots des joueurs et si tu découvres les mêmes numéros trois fois, tu gagnes. Maintenant, je sais que ça n'arrive quasiment jamais, mais, bon dieu, quelle satisfaction quand la fortune, au lieu de te montrer son cul, sur lequel est écrit *MAIS ALORS, TU ES VRAIMENT UN COUILLON*, te fait les yeux doux et te susurre ; « c'est bon maintenant. » Elle nous a accordé ce à quoi personne ne croyait : cinq cents, à payer rubis sur l'ongle (une chose qui a le même taux de probabilité qu'au Monopoly : une fois, j'ai gagné un prix de consolation à la loterie de Merano – recevez cinq cents mille lires).

Et on s'en bat d'avoir gagné seulement cinq cents francs. Seulement ? Si tu n'as rien et qu'on te donne cinq cents francs, tu ne vas jamais penser que tu n'en as pas gagné dix mille. À chacun sa faim !

Aurélien Alizadeh, mon ami, le libraire iranien, tout de suite après nous raconte son histoire et je me dis que c'est vraiment comme ça que ça se passe : ici, vraiment, tout le monde poursuit tout le monde. *Chacun cherche quiconque*, a-t-il alors ajouté. Et il me montre un monsieur qui sort avec deux boîtes pleines de livres.

— Lui, il cherche quoi ? ai-je demandé.

— Tu sais, c'est le chauffeur d'un grand avocat qui l'envoie chercher, une fois par mois, des magazines pornographiques et des romans érotiques, à condition qu'ils ne soient pas postérieurs aux années soixante. Du reste, et tu le sais, ma librairie vit sur deux secteurs : pornographie et ésotérisme.

Pornographie en entrant, sur la droite; ésotérisme à gauche. Au cas où tu voudrais devenir libraire, ce qu'il ne faut pas oublier c'est que pour avoir dans tes rayonnages des trucs comme Cendrars, le grand ami de Modigliani, que tu viens d'acheter, ou Fernando Arrabal, le dernier des pataphysiciens, alors, enfonce-toi bien ça dans la tête, ce n'est qu'avec du Cul, du Cul et du Mystère que tu pourras te le permettre.

Claudie intervient peu après pour lui demander de raconter l'histoire à laquelle il avait fait allusion quelques instants auparavant.

— Il y a des années, en Azerbaïdjan, il y avait un vieil homme, très connu à travers tout le pays pour sa capacité à repérer les arbres qui donneraient le plus de fruits. Lorsqu'il partait en reconnaissance, il dépassait parfois les limites du territoire, dans des voyages qui pouvaient durer plusieurs mois, voire une année; afin de ne pas oublier ceux qu'il avait choisis, il attachait à une branche un ruban rouge vif, pour qu'au moment de la récolte on puisse plus facilement les retrouver.

Pendant sa narration, Aurélien dénoue ses longs cheveux et refait immédiatement sa queue de cheval tout en faisant bien attention à la bouilloire à côté de la caisse, pour nous servir le thé.

— Comme je te disais, ce n'était pas aisé de réussir une telle entreprise. Les paysages changeaient avec le climat et puis, circonstance aggravante, dans les derniers temps, il s'aventurait vraiment très loin. Et c'est durant l'un de ces longs voyages qu'il perdit la vie, sans avoir le temps de rebrousser chemin jusqu'à son village de départ. Comment c'est arrivé, ça non plus on ne sait pas – à cet instant, Aurélien verse l'eau dans la théière en argent gravé – c'est soit la faute à la fatigue, aux efforts nécessaires à ces longues marches, au poids des années, etc.

Mais pendant ce temps-là, restaient disséminés un peu partout les témoins qu'il avait laissés, les rubans rouges, et personne qui sache en interpréter le sens. Et puis, dans un tout autre village, une bande de gamins, partis faire une virée, par ailleurs interdite par leurs parents, tomba sur un de ces rubans, et se mit à faire à rebours le chemin du vieil homme. Peut-être par jeu, ou seulement pour en trouver d'autres, ou encore plus simplement pour voir où cela s'arrêterait, jusqu'où ça allait les emmener. Les parents, inquiets de l'absence des gamins à l'heure du dîner, partirent à leur recherche, non sans se promettre de leur donner une bonne punition lorsqu'ils les auraient attrapés.

Et voici que, chemin faisant, ils tombèrent, eux aussi, sur les rubans du vieux; pensant peut-être qu'un dieu les avait mis pour les guider, ils firent

halte à côté des arbres pour réciter des prières, laisser des présents et ils ajoutèrent aux rubans originels d'autres rubans de différentes couleurs. Combien de temps devait durer la poursuite ou combien de temps elle dura encore, eh bien, il ne nous est pas donné de le savoir. Car, au dire de certains, depuis des siècles, les enfants et les parents seraient toujours à la poursuite les uns des autres.

» À la rapidité des uns, aux membres jeunes, rétifs à tout effort intellectuel, incapables d'interpréter un signe, correspondait, de fait, la lenteur des autres, due à une moindre fraîcheur musculaire, mais compensée par une tendance naturelle à la méditation.»

Nous sirotions notre thé et un client s'achète un livre de René Guénon, un des pères de la littérature ésotérique. Aurélien me regarde, comme pour dire : «tu vois?» et termine son histoire.

— Bien sûr, aux anciens seraient revenus les meilleurs fruits, merveilleusement nourrissants et beaux à voir, une récompense pour leur dévotion.

— Mais, Aurélien, c'est une triste histoire, tu ne trouves pas? En fait, elle dit qu'il est inutile de chercher.

— Mais non, il paraît même que poursuivants et poursuivis se rencontrèrent un jour, parce que le vieux, tout en allant de plus en plus loin, n'avait indiqué que des cercles, et puis des cercles, et encore scrupuleusement identiques, des cercles.

Nous buvons le thé que sa sœur lui a apporté lors de son dernier voyage, avec du caviar, lui aussi d'Iran, et on téléphone à l'imprimeur pour savoir quand nous aurons les revues.

— Dans la semaine, apparemment – et, mettant la main sur l'appareil, pour qu'on ne l'entende pas, il me murmure : «Dis à Souad, à l'Atmosphère, qu'on va bientôt faire la fête.»

Nous prenons congé, il est presque l'heure de dîner, et alors que nous allons partir, il me demande comment va la petite Italienne.

Déjà. La petite. Un ami de la famille m'avait demandé de venir en aide à son beau-frère veuf, dont la femme avait été emportée par un cancer foudroyant quelques années auparavant. Le même cancer avait décidé de s'attaquer aussi à sa fille. En fait, je pouvais l'aider dans un rôle d'interprète pendant les chimios et les entretiens avec les médecins : «J'ai bien entendu, dis oui.» Nous nous sommes rencontrés à Paris, à l'Opéra. Elle porte un bandana, et a, dans les traits, la grâce d'une madone de la Renaissance, d'une

très jeune madone et sur ses grands yeux clairs se ferment de temps à autre des paupières lourdes de la fatigue du traitement.

Presque tout de suite quelque chose se passe : elle se moque de moi. Je lui semble bizarre avec mon chapeau, je lui parle en dialecte de Caserte et immédiatement après en français, et même avec une amie qui nous accompagne ou à un serveur à qui, avec son papa, nous commandons à boire.

C'est comme ça que je vais les voir à Villejuif, où ils ont pris un petit appartement à côté de l'hôpital, dont ils payent, à la semaine, un loyer qui, même aux Champs-Élysées ne serait pas aussi cher, et tout en adressant des sourires à cette joyeuse luronne de propriétaire, tu penses, en ton for intérieur, que cette connasse ira en enfer ; un enfer où elle devra en plus payer, et sans remise, un loyer exorbitant. Mais, putain, tu penses aussi : est-ce que Villejuif n'est pas une des places fortes de la Ceinture Rouge ?

Pour y aller, on passe par l'avenue Jean-Jaurès, puis par l'avenue de Stalingrad et le Kremlin-Bicêtre, et tu te dis, mais on est en Union Soviétique ? Les parcs se nomment Pablo Neruda et la plus grande cité scolaire s'appelle Karl Marx. Depuis 1925, le maire est un communiste ! Et alors je le dis, je le dis à toi, propriétaire de ces trois locaux au papier peint défraîchi qui sentent la mort, avec le petit jardin qui sent le smog et des lits lourds comme des cercueils avec les draps imprégnés de l'odeur de médicaments, je te le dis : « tu n'as même pas un peu honte de sucer le sang des pauvres hères en plein milieu de la bataille ? »

Je ne devrais pas en parler à quiconque, ça serait un comble, je ne suis qu'une petite vedette lombarde. Je suis son guide dans des mots que je n'ai jamais entendus auparavant et j'apprends dans la douleur de ma si jeune, si belle hôtesse qui ressemble vraiment à une madone de la Renaissance quand on la regarde dormir. Je ne parle qu'avec le docteur Perrini.

Une des écoles pour lesquelles je travaille m'a envoyé aux Éditions Jean de Bonnot, au 7 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, pour y accomplir une tâche très complexe. « À tout le moins », m'avait dit Alessandra, ma responsable. Il s'agissait de réécrire un livre d'histoire que Jean de Bonnot, alias Docteur Perrini, avait rédigé en italien. Maintenant, attendu qu'il vivait en France depuis les années cinquante, il voulait que quelqu'un le réécrive en italien, quelqu'un qui serait en France depuis peu. Huit professeurs étaient passés avant moi et s'étaient fait renvoyer sans ménagement. À peine entré, je ne sais pas pourquoi, mais sûrement suite à une de ses boutades, je m'en étais sorti avec une réplique de Totò et nous avons ri un bon quart d'heure. La rue du Faubourg-Saint-Honoré est l'artère

qui pulse l'or jusqu'au cœur de Paris. À mi-chemin entre la Madeleine et la Concorde, elle accueille toutes les grandes marques. La maison d'édition occupait trois étages avec les vieilles presses pour imprimer les livres à l'ancienne dans l'espace entre les quatre rangées de bureaux et les balustrades. Une véritable institution à l'atmosphère des années 50, de vieux employés et une secrétaire aussi gentille que celui qui m'avait confié ce travail. Extraordinairement gentil avec moi. Ainsi, tandis que nous travaillions sur une de ses histoires, celle d'Aspra, une petite ville de la Sabine, en étroite liaison avec l'histoire avec un grand H de notre pays, il me racontait anecdote sur anecdote. Comme la fois où, pour imprimer le *Petit Livre Rouge* de Mao, dans une édition élégante, la République Populaire de Chine leur avait envoyé une équipe d'imprimeurs chinois pour mener à bien cette tâche. Et chaque fois que j'y allais, il m'en offrait une nouvelle. *Le Prince* de Machiavel annoté par Napoléon, Baudelaire, Rimbaud. Des livres reliés pleine peau, qui, si on posait un doigt dessus, résonnaient comme des tambours. Il n'y a qu'à lui que j'ai parlé de la petite et il m'a donné un livre pour elle.

Donc, quand la chimio reprend, c'est à l'hôpital que je la retrouve, lorsque cela est compatible avec mes cours – parfois, il m'arrive de ne pas pouvoir y aller – et elle m'a même écrit un emploi du temps qui détaille tous les horaires et les dates de rendez-vous. Je me souviens encore aujourd'hui, et je crois que je me souviendrai toute ma vie, du hall d'entrée du service pédiatrie de cet hôpital. Avant d'y pénétrer, une infirmière me fit enfiler une blouse en y portant le même soin que j'aurais mis à enlever la sienne. Pendant qu'elle me la boutonne, je jette un œil par-dessus son épaule dans une chambre à peine éclairée par la lumière des veilleuses, et, dans la quasi-obscurité, mon regard se fige sur le visage rond d'un enfant, on dirait un monde, ou plutôt tous les mondes qu'il ne pourra presque sûrement jamais voir et il me vient une boule dans la gorge et ça racle les pensées jusqu'au sang.

L'infirmière, qui s'en est rendu compte, me regarde droit dans les yeux. Cette fois son regard est sévère. Elle me murmure que moi je n'ai pas droit à la douleur, que dans ces salles, de la douleur, il y en a à la tonne, et qu'à la limite, si je voulais, je pouvais en emporter un peu. Et que pour réussir dans cette tâche, il fallait être l'image même du bonheur. Parce que, pour ces enfants, chacun d'entre nous, tous, y compris les infirmières, nous étions leur miroir, et si le miroir leur souriait, eux aussi souriaient un peu, et ils étaient tout à fait en droit de le faire. En trois secondes, j'avais appris la leçon la plus importante de ma vie et en plus, la maîtresse était canon.

Alors, quand j'entre dans la pièce, son père m'accueille par un sourire, et elle, si petite, si menue, qui ressemble à une madone de la Renaissance, écarquille les yeux et sourit. Elle a les lèvres craquelées, comme massacrées, à force d'être desséchées, elle a du mal à parler, sa voix se brise dans sa gorge, mais elle écoute avec plaisir ce qu'on lui raconte.

Nous regardons un film à la télé, sur la RAI; c'est un vieux film des années soixante, en noir et blanc, avec tous les chanteurs en vogue à l'époque: Dallara, Peppino di Capri, Adriano Celentano, Mina, Tony Renis. Son titre est: *Io bacio, tu baci*, et nous sommes aux anges. Son père est un peu plus âgé que moi, et elle semble tout connaître, comme dans un cours intensif de la vie qui avance vers le futur, mais revient aussi en arrière pour recréer, bel et bien, un temps jamais vécu. Il y a aussi la compagne de son père qui l'assiste dans ses mouvements et la protège. Lorsque Gianni Meccia et Jimmy Fontana et les Flippers attaquent *Il Cha cha cha dell'impiccato*, c'est du délire. Sur le refrain: *Dondola, dondola chi? un impiccato*, on dirait les chœurs d'un opéra de Verdi, au point que deux infirmières accourent et se mettent, elles aussi, à chanter. Nous chantions la vie et la vie était là. Ou plutôt la volonté de ne pas mourir, de ne pas accepter la maladie, de se rebeller de toutes ses forces.

Dans un service au neuvième étage d'un hôpital situé à la périphérie du monde, une périphérie un temps communiste, bondé comme l'hôtel Crillon les jours de grandes fêtes, j'ai vu. J'ai reconnu les guerriers de mon époque. J'ai assisté aux moments de bataille des uniformes portés comme des drapeaux, qu'on change avec les draps, avec le même soin méticuleux que pour se laver les mains avant de pénétrer dans ce service spécial.

La Camarde a déjà franchi le seuil et son haleine se confond avec l'odeur du talc qui recouvre comme de la neige les lits des jeunes âmes, créatures sans cheveux.

Quand je me retourne vers mon ami Aurélien, le libraire, bien que je ne réponde pas à sa question sur la petite, il comprend, en voyant la tête que je fais, qu'il n'y a rien à faire. Que tout ce qui pouvait être fait a été fait. Que le vide laissé par une jeune fille qui ressemblait à une petite madone du Quattrocento, il n'y a rien qui puisse le combler. Et voilà que j'ai vu aussi de la tristesse sur le visage de mon ami persan qui avait, un jour, grâce à son thé, tenu mes invités sur les fonts baptismaux du français. Massimo est en Italie pendant ces jours-là. Il y a des milliers de ses livres pour me tenir compagnie. Mais au lieu de lire, j'écris:

*Et l'élégance des premières lueurs de l'aube
qui font dévier le pas de son but
car en les regardant le feu se devine
en restant immobile
sans plus de souffle*

*à la bouche ou d'autre part de la vie
en une promesse fragile, une illusion
que la vengeance n'aurait pas de cesse
pas de plainte
et sans voix*

*Et le poison qui infuse dans la tête
pour les saillies admirables et le foulard
recueilli en guise de fin
ou de commencement
de chair desséchée*

*mais si seulement il y avait dans le cœur un mot
pas le dernier prononcé et on déciderait
de dire le même celui qui fait venir
l'âme à l'oreille
et le souffle dans la vie
elle ne s'ouvre pas au ciel : il n'y a plus de ciel
mais à l'âme et elle disparaît.*

Extraits d'un roman inédit en français
